

le tir de leurs flèches empoisonnées. Au même moment, ne l'oublions cependant pas, la tendance nouvelle à « se tourner vers l'argent », c'est-à-dire à « s'acharner à gagner toujours plus d'argent », qui se fait jour dans la société, contamine le monde de la presse et de la littérature et contribue, par là même, à ternir quelque peu l'éclat de nombre d'œuvres qu'il « jette sur le marché ». Liu Binyan, lui, reste un pur. Ses nouvelles, qui, presque toutes, relèvent du genre dit de la « littérature de reportage », sont lues, massivement, par les *taobainings* des villes et des campagnes parce qu'elles traduisent au mieux l'horreur de ce qu'ils ont vécu et de ce qu'ils vivent encore, parce qu'elles sont pour eux d'une étonnante authenticité, parce qu'elles éveillent ou réveillent leur conscience politique. L'état d'âme de Liu Binyan est celui d'un homme résolu à demeurer fidèle à sa « deuxième loyauté » (celle qu'il doit à l'*esprit* de la Révolution et du communisme) tout autant et, si nécessaire, encore plus qu'à la première (celle qu'il doit au Parti). Inspiré par ses idées, c'est avec une extrême sincérité et une force dérangeante qu'il s'attache, inlassablement, à persuader les dirigeants et les cadres du Parti de réengager la Réforme dans la voie de la justice et de l'empêcher, du même coup, d'avorter.

Fang Lizhi, lui, est par excellence l'homme des sciences de la nature, un Savant avec un grand S. À peine était-il entré dans l'âge adulte qu'il avait pris conscience, et de façon aigüe, qu'il y avait incompatibilité absolue entre les exigences de la quête et de la découverte de la vérité scientifique et cet utilitarisme politique vulgaire que représente le dogmatisme « marxiste-léniniste ». Il ne devait, ensuite, jamais cesser de se faire le champion de l'exercice d'une liberté absolue dans le domaine des sciences et, plus généralement, de la pensée, jamais cesser, par suite, de s'attacher à briser le carcan idéologique répété aux couleuvres du « marxisme » qu'on lui mettait au cou. Une fois nommé vice-président de l'Université nationale des sciences et des techniques, installée à Hefei, la capitale de la province de l'Anhui, il accomplit un exploit qui peut sans doute être considéré comme sans précédent dans un régime communiste : celui de lancer sans perdre une journée un processus de démocratisation galopante des diverses instances de son université, à tous les niveaux. En 1985-1986, en un moment où les

jeunes intellectuels et les étudiants, en Chine, commencent à éprouver de véritables sentiments d'averion à l'endroit de la dictature et de la corruption du Parti communiste, et à être rongés par l'impatience de défier publiquement les champions de la perpétuation d'un régime dépassé, la critique ouverte du marxisme officiel à laquelle Fang Lizhi se livre arrive pour eux à point nommé : elle leur paraît très convaincante ; elle achève de stimuler leurs énergies contestataires. Il est juste de qualifier Fang Lizhi, alors, de pionnier de la démarxisation de l'intelligentsia chinoise.

Ni Fang Lizhi ni Liu Binyan ne sont, bien entendu, ainsi que le prétendent les autorités, des instigateurs en coulisse du mouvement étudiant de la fin de 1986. Ce mouvement de protestation surgit de façon aussi soudaine que spontanée, en effet ; et s'il fait irruption sur la scène politique, c'est pour peu de temps. Il est tout simplement le produit d'une tension sous-jacente qui résulte de l'accumulation d'un très grand nombre de sujets de mécontentement ; et il est encore loin d'avoir atteint au maximum de sa puissance. À ce maximum, il atteindra deux ans et demi plus tard. Il n'est que la répétition générale du grand mouvement de protestation antibureaucratique du printemps 1989.

LE MONDE DES ARTS ET DES LETTRES  
ET LES MÉTAMORPHOSES DE LA SOCIÉTÉ

(Liu Binyan répond aux questions de Cheng Yingxiang.)

Pourquoi le grand droitiste Liu Binyan  
a-t-il écrit *Entre hommes et démons*

CHENG : Entre le moment où vous avez été stigmatisé droitiste (1987) et celui de votre délivrance (1979), vingt-deux années se sont écoulées. Vingt-deux années : toute une vie ! Après avoir été soumis à tant et tant de séances de « critique-condamnation » et subi toutes les humiliations inhérentes à l'état d'élément à purger, après avoir été enfermé dans des étables et connu les épreuves de ceux qu'on envoyait se réformer dans

des Écoles pour cadres du 7 mai<sup>1</sup>, après avoir été persécuté avec autant d'acharnement pendant aussi longtemps, comment avez-vous trouvé le courage d'écrire, dès 1979, cette nouvelle-fameuse entre toutes, *Entre hommes et démons* (*Renyao shijian*), qui ne fut rien de moins qu'une dénonciation (très audacieuse pour l'époque) du système bureaucratique chinois, et qui donna en quelque sorte ses lettres de noblesse à la « littérature de reportage » (*baogao wenxue*)<sup>2</sup> ?

LIU : Après que j'eus recouvré la liberté et me fus mis à enquêter en qualité de correspondant du *Quotidien du peuple* sur le cas Wang Shouxin cette cadre corrompue dont les méfaits et le procès défrayaient la chronique, au-Heilongjiang, je humais autour de moi comme un air de fraîcheur, beaucoup de choses et beaucoup d'hommes me plongeaient dans l'étonnement, j'étais curieux de tout, comme un enfant. Très nombreux étaient en fait, au Heilongjiang, les journalistes ou les écrivains parfaitement au courant de ce que les scandales du genre de celui que révélait l'affaire Wang Shouxin étaient monotone courante, et qui, s'ils l'avaient voulu, auraient eu d'autant moins de peine à en rendre compte qu'ils n'avaient jamais cessé de pratiquer l'art d'écrire, eux. Pourquoi fut-ce moi et non l'un d'eux, pourquoi fut-ce moi, qui n'avais pas saisi la

1. Les « Écoles pour cadres du 7 mai », résultat d'une décision prise par Mao le 7 mai 1966, sont des centres de punition des cadres et des intellectuels coupables d'avoir dérogé. Leurs « pensionnaires » y sont astreints à deux types d'activité : au travail manuel, dit « productif » ; à l'étude de la pensée-maozedong. Il ne s'agit, en fait, que d'une variété de centres de « rééducation par le travail », *laogaiou*, institués de longue date pour régler le sort des « mauvaises têtes » soumises à un régime de détention administrative sans jugement. Ils sont censés être moins durs que les camps de « réforme par le travail », *laogai*, où sont enfermés des « ennemis du peuple » dont les agissements ont été sanctionnés par un tribunal. Les « éléments malfaisants » de la société qu'il fallait humilier le plus, intellectuels en tête, étaient souvent condamnés à vivre dans des étables, aux côtés des cochons qui leur devoir était de soigner, quel que soit le type de régime de répression dont ils relevaient.

2. Écrire un récit (court ou long) de ce qui se passe réellement dans le pays à tel ou tel endroit en y faisant vivre soit de vrais personnages désignés par leurs vrais noms ou par de faux noms très transparents, soit des personnages composés mais pas imaginaires, voire même plus vrais que les vrais, c'est produire une œuvre de « littérature de reportage ». En Occident, il existe depuis longtemps une riche littérature de reportage. En Chine, c'est une nouveauté au terme de près de trente ans de journalisme complètement asservi et de littérature muséifiée. *Entre hommes et démons* a été traduit en français par J.-Ph. Béja et W. Zafanelli dans un petit livre intitulé *La Face cachée de la Chine* (Paris, Pierre-Emile, 1981).

plume depuis très longtemps, qui écrivas *Entre hommes et démons* ? Essentiellement, je pense, parce qu'ils tenaient pour quelque chose de tout à fait banal le phénomène dont l'affaire Wang Shouxin n'était qu'une des illustrations. Ils vivaient immergés dans une grande lessiveuse saturée de multiples teintures décolorantes sans paraître s'en apercevoir ; ils avaient pris l'habitude de penser que tout cela était normal. Même les prétendues « grandes calamités naturelles » et la grande famine des années 1958-1961 leur étaient apparues comme une fatalité, comme un accident que nul n'aurait pu prévenir. Mais moi je pensais que rien de tout cela n'aurait dû arriver. Je me demandais, en outre : « Pourquoi est-ce arrivé ? »

L'histoire que je racontais dans *Entre hommes et démons* n'était plus toute fraîche, cependant. Elle avait déjà été relatée par la radio et par la télévision. Mais j'avais choisi de la traiter sous un angle différent et dans un esprit encore plus différent. J'avais pris l'habitude de réfléchir par moi-même, en effet. Le plus puissant des mobiles auxquels j'obéissais tandis que je rédigeais ma nouvelle était, toutefois, cette sympathie extrêmement profonde pour les masses laborieuses de mon pays, ce sentiment intense de solidarité avec elles qui s'étaient comme accumulés en moi durant les longues années de cohabitation que j'avais vécues perdu au plus profond des couches les plus misérables de la population des campagnes chinoises.

Quand je faisais mon enquête sur l'affaire Wang Shouxin et sur le procès en corruption auquel elle avait finalement donné lieu, la plupart des personnes qui venaient me voir n'entretenaient avec elle aucun rapport direct ; elles ne se sentaient pas moins très concernées par elle ; elles me parlaient d'affaires analogues, me signalant que tel ou tel avait été emprisonné, malmené ou battu dans des conditions scandaleuses. Aujourd'hui, on rangerait tout cela dans la rubrique des atteintes aux droits de l'homme. A l'époque, cependant, je n'avais aucune conscience de cette façon de voir les choses ; je pensais seulement qu'il était de mon devoir de défendre la cause des victimes des abus de pouvoir des cadres puisque le Parti lui-même s'était déclaré favorable aux réformes et désireux d'instituer un système judiciaire respectueux de la légalité. Je n'entrevois d'ailleurs en rien que cette démarche de ma part pourrait me

valoir autant d'ennuis qu'elle devait m'en valoir. Mais sans doute cela tenait-il à ma naïveté, à mon « innocence », à mon esprit un peu simplet. Je me suis toujours tourné vers le bon côté des choses. Et aujourd'hui encore, c'est avec un certain optimisme que j'envisage l'avenir de la Chine.

CHENG : Les ennuis que vous aura causés la publication d'*Entre hommes et démons*, pour bien réels qu'ils furent, n'auront tout de même pas été énormes en fin de compte, surtout si on les compare à ceux que le lancement d'*Amour amer* valut à Bai Hua. Dans quelle mesure avez-vous été affecté par ce qui arrivait à Bai Hua, en 1981 ?

LIU : Il est juste de rappeler que la situation politique en Chine a changé après 1979. En 1981, quand Bai Hua est devenu la cible de la campagne de « critiques » inspirée par les conservateurs, on savait qu'il n'était que la première, qu'il y en aurait une seconde, et que celle-là, ce serait moi. On me disait même que les matériaux sur lesquels se fonderait mon procès étaient fin prêts. Bientôt, pourtant, cette campagne fut stoppée net, elle n'eut donc pas de suite pour moi. En 1983, quand les conservateurs s'en prirent à la « pollution spirituelle » et qu'ils essayèrent de purger le Parti des éléments qui l'avaient introduite, ce fut surtout sur le cercle des théoriciens et des idéologues qu'ils se fixèrent, sur Wang Ruoshui, sur Zhou Yang, sur Wang Yuanhua de Shanghai.

CHENG : Wang Yuanhua, lui aussi, a été « critiqué » ?

LIU : Pas officiellement, non, puisque aucun article le visant n'a été publié. Mais à l'intérieur du Parti. C'était un proche de Wang Ruoshui, en effet ; il avait même rédigé de concert avec lui divers rapports pour le Centre. Mais ensuite, seul Wang Ruoshui fut le point de mire des fureurs des conservateurs. En ce qui me concerne, je dois dire qu'à partir de 1980 ma situation s'est quelque peu stabilisée ; je cessai d'être l'un des principaux objets des attaques des conservateurs, pour diverses raisons, mais surtout parce que je bénéficiais de la sympathie d'un grand nombre de camarades dans le Parti, tant au Sommet (Hu Yaobang) que parmi des cadres âgés, déjà presque tous à la retraite, cadres âgés de la Sécurité inclus. Ces cadres-là m'intéressaient d'ailleurs à diverses reprises à leur faire des conférences.

En 1984, par exemple, juste après la clôture du IV<sup>e</sup> congrès national des écrivains chinois, ils organisèrent une réunion pour que je leur fasse un exposé sur l'évolution de la situation dans la sphère de la littérature. Ils furent alors de deux à trois cents à m'écouter. J'appartenais, en fait, à une tendance de réformateurs plutôt modérée ; et ces vieux camarades comprenaient parfaitement que je désirais avant tout, le plus honnêtement du monde, que le PC chinois se transforme pour devenir meilleur...

CHENG : Vous n'étiez donc en rien sorti du sentier du marxisme-léninisme ?

LIU : C'est juste. Je n'avais pas fait le saut qui m'eût fait passer le « seuil ». C'est pourquoi « ils » n'osaient pas m'accuser d'être un élément anti-socialiste et, par là même, me faire tomber le couperet sur le cou. « Ils » se comportaient tout différemment à l'égard de Fang Lizhi et de Wang Ruowang. Ce dernier, en particulier, avait un parler très radical ; il négligeait de faire preuve d'un minimum de sens tactique ; il était donc régulièrement attaqué comme élément anti-socialiste. « Ils » hésitaient d'autant plus à me faire exclure du PC chinois que l'influence dont j'y jouissais grandissait. Ils craignaient qu'une attaque frontale contre moi ne desserve leur cause, déjà bien peu populaire.

La « rectification du style de travail »  
du Parti de 1984 : rien d'autre qu'un décor

CHENG : Je me rappelle très bien que, lorsque je vous ai rendu visite à Pékin en 1986, vous me disiez que la situation n'avait pas été bonne en 1985, et vous nous reprochiez, à moi et à nombre d'autres sympathisants des réformes qui vivions à l'étranger, de faire preuve d'un excès d'optimisme à l'endroit de ce qui se passait en fait dans le pays. Avez-vous changé de point de vue là-dessus, cinq ans plus tard ?

LIU : Non. Je vous disais bien, en 1986, que la situation avait été peu brillante en 1985 ; et j'en suis aujourd'hui plus convaincu que jamais. Cette année-là, 1985, était la plus mauvaise de toutes celles que nous avions déjà eu à vivre depuis 1979, depuis le commencement des réformes. Ce fut d'ailleurs dès le

début de 1985 que je commençai à perdre, en moi-même, toute illusion sur le PC chinois, sur ses chances de transformation. Cette modification de mon état d'esprit, pour être plus précis, se produisit après que le PC chinois eut proclamé qu'il allait « rectifier son style de travail », en 1984. Il y avait alors tant d'années qu'on nous rebattait les oreilles avec des annonces récurrentes de « rectification » du « style de travail » qui ne produisaient aucun effet, cependant que nul n'ignorait que la raison majeure du mécontentement que le Parti inspirait au peuple n'était que la décomposition morale et politique de ses cadres et de ses chefs, leur dégénérescence ! Mais cette dégénérescence s'était accélérée et exaspérée en raison même des réformes de l'économie, qui avaient offert aux cadres du PC bien plus d'espaces et d'occasions propices à l'enrichissement personnel et aux accroissements de pouvoir qu'ils n'en avaient eu avant elles. Elle avait pris une extension proprement formidable.

CHENG : Hu Yaobang n'avait-il pas préconisé une « rectification du style de travail » du Parti bien avant 1984 ?

LIU : Un an plus tôt, oui. Il avait été entendu que le plénum du Comité central qui devait se réunir à l'automne 1983 (le 2<sup>e</sup> du 12<sup>e</sup> CC) discuterait de la question de la « rectification du style de travail » du Parti. Et l'on avait préparé un document, un projet de résolution à ce sujet, d'un contenu plutôt satisfaisant. Mais ce fut précisément au cours de ce plénum que Deng Xiaoping prononça un discours dont les deux tiers concernaient la nécessité d'en finir avec la « pollution spirituelle » et un tiers seulement celle de « rectifier le style de travail » du Parti. Quand nous primes connaissance du texte de ce discours, nous fûmes des plus surpris. Il y avait eu, certes, auparavant, une campagne de « critique-condamnation » de la « libéralisation » liée au procès que l'on avait fait à Bai Hua. Mais dans cette affaire, Deng Xiaoping avait eu une attitude ambiguë. Ce n'était pas lui, au demeurant, c'était l'Armée qui l'avait montée. Et voici que, lors du plénum du CC de l'automne 1983, Deng Xiaoping en personne prononçait un discours dont il était clair que la pointe acérée visait essentiellement les intellectuels et les personnalités les plus éclairées du Parti ! C'était parfaitement déplaisant.

La campagne contre la « pollution spirituelle », heureusement, fut stoppée au bout de vingt-sept jours, du fait de la résistance que lui opposèrent Zhao Ziyang et Hu Yaobang. Deng Xiaoping, bien sûr, n'avait pas oublié de dire, dans son discours : « La rectification du style de travail du Parti ne doit en aucun cas avoir en fin de compte pour unique objet d'amuser la galerie ! » Hélas ! Tout ne fut qu'apparence, en fait de rectification du style de travail. J'interrogeai nombre de gens, au début de 1985 : « Est-ce une progression ou un recul de la décomposition des mœurs dans le Parti que vous observez ? » Générale fut la réponse : « C'est encore pire qu'avant ! »

CHENG : Est-ce à dire que le 2<sup>e</sup> plénum du 12<sup>e</sup> CC du Parti aura été réuni pour rien ?

LIU : On a « rectifié le style de travail » au cas par cas, individu par individu, puis unité par unité, théoriquement pour que chacun soit ainsi passé au crible des critères requis de « correction ». Mais les unités que l'on savait être les pires étaient ainsi blanchies. Du coup, on n'aboutit qu'à légaliser la corruption. Toute une série d'affaires de corruption éclatèrent d'ailleurs au début de 1985. Elles me plongèrent dans le désespoir. Hu Yaobang subit, dès cette époque, des pressions considérables de la part des éléments les plus discutables du Parti, ainsi que je l'ai raconté en détail dans mon autobiographie<sup>1</sup>. Ce fut notamment en raison de ces pressions qu'il accepta que soit publié, en mars 1985, le texte original d'un discours détestable sur les droits et devoirs des journalistes qu'il avait prononcé lors d'une conférence sur le travail de la presse. Nombre de camarades l'avaient pourtant supplié de ne pas le publier sans le modifier. Peine perdue : il le fit publier tel quel. Et moi, je ne pouvais comprendre pourquoi. J'eus l'occasion, plus tard, d'interroger son fils à ce sujet. Mais son fils ne me répondit pas. Il y avait comme un secret là-dedans, comme un secret que nul n'osait révéler. Il est toutefois évident que les pressions que Hu Yaobang

1. L'Autobiographie de Liu Binyan, Liu Binyan *zi chuan*, a été publiée en chinois pour la première fois à Taiwan (traduite par Zhu Hong, à ne pas confondre avec l'autre Zhu Hong, épouse de l'auteur, et publiée à New York par Pantheon Books, 1990, sous le titre *A Higher Kind of Loyalty, a Memoir by China's Foremost Journalist*). Sur les conditions dans lesquelles Liu Binyan a décidé de l'écrire et a commencé à s'y employer, en 1987, voir p. 206.

eut à subir à ce moment-là de la part des conservateurs en fait de liberté d'expression ont eu beaucoup de rapport avec la façon dont s'était déroulé le IV<sup>e</sup> congrès national des écrivains chinois convoqué au début de 1985 par la Fédération nationale des écrivains.

#### *Le IV<sup>e</sup> congrès national des écrivains chinois*

CHENG : En quoi cette réunion d'hommes de plume pouvait-elle avoir indisposé les conservateurs ?

LIU (*éclatant de rire*) : Bien avant que le IV<sup>e</sup> congrès des écrivains se réunisse, les Deng Liqun et les He Jingzhi l'avaient préparé au prix de grands efforts, les questions majeures pour eux étant la stratégie à adopter pour que la direction de la Fédération des écrivains soit renouvelée selon leurs goûts, la sélection des participants au congrès, les candidatures acceptables et inacceptables au poste de membre du comité exécutif de la fédération sur lesquelles le congrès aurait à se prononcer, etc. Hélas pour eux, juste à la veille de l'ouverture du congrès, Hu Yaobang réunit les responsables de la fédération pour leur rappeler que les élections des représentants de provinces, régions autonomes et grandes municipalités au nouveau comité exécutif de la fédération qui auraient lieu à la fin du congrès devraient se faire de façon démocratique, *authentiquement* démocratique. Il renversait, du même coup, le bel échafaudage de manipulations bureaucratiques qu'ils avaient mis tant de soin à monter. Du seul fait de son intervention et de ses directives, les langues se délièrent, au cours du congrès, et nombreux furent les délégués qui osèrent prendre la parole, cependant que les listes de candidats au comité exécutif de la fédération concoctées par Deng Liqun et compagnie étaient oubliées, remplacées par d'autres.

Résultats pratiques : Bai Hua, par exemple, qui ne figurait même pas, à l'origine, sur la liste des candidats présentés par la branche de la fédération dont il relevait, fut élu membre du comité exécutif de la fédération, à l'issue du congrès ; je le fis, moi aussi, et avec un nombre de voix qui me plaçait juste après

l'écrivain qui en avait recueilli le plus, Ba Jin ; et He Jingzhi et Ke Yan, sa femme, les favoris de Wang Zhen, le vieux conservateur, furent les candidats qui recueillirent le plus petit nombre de voix. Lourde humiliation pour eux comme pour leurs protecteurs et toute leur mouance, en vérité ! Et humiliation, perte de face qui devait être portée à son comble quand le *Quotidien du peuple* eut publié un compte rendu du déroulement des élections en question qui, pour la première fois, ne classait pas les élus dans l'ordre du nombre de traits que comportaient leurs noms mais dans l'ordre du nombre des voix que chacun d'eux avait recueillies.

Enfin, quand on en vint à l'élection du présidium du comité exécutif de la fédération, Zhang Guangnian et Wang Meng<sup>1</sup> insistèrent beaucoup, dans leurs discours d'avant scrutin, sur l'idée qu'il ne convenait pas d'éliminer tous les candidats antérieurement proposés, qu'il ne fallait pas procéder par déduction mais par addition pour pouvoir mettre qui on souhaitait sur la liste des candidats ; et nous comprîmes bien qu'en effet il fallait éviter d'offenser à l'excès les « gauchistes » du genre He Jingzhi et Liu Baiyu, de peur que l'on n'aboutisse, dans la sphère de la littérature, à une solution bloquée... Le résultat de cet ultime vote ne leur en fut pas moins très défavorable. He Jingzhi lui-même ne réussit pas à être admis dans le présidium.

Les « gauchistes », naturellement, vengeront cet affront, dès qu'ils en auront l'occasion. Ils le feront en 1987, après que j'aurai été expulsé du Parti en compagnie de Wang Ruowang, de Fang Lizhi, etc. Ils accuseront alors Zhang Guangnian et Wang Meng d'avoir comploté outrageusement contre eux, deux ans auparavant, à seule fin de les éliminer de la direction de la Fédération des écrivains. Zhang Guangnian sera persécuté, de leur fait. Et Wang Meng, harcelé, gratifié de multiples menaces.

CHENG : C'est donc bien pour avoir été « maltraités » par le IV<sup>e</sup> congrès des écrivains qu'ils ont voué à Wang Meng une haine inexpiable ?

<sup>1</sup> Wang Meng n'est pas seulement un écrivain des plus respectés, c'est aussi le responsable le plus influent de la Fédération nationale des écrivains chinois. Zhang Guangnian, lui, est le secrétaire du comité du Parti de la dite fédération.

LIU : Oui, mais pas tout à fait. Les « gauchistes » étaient également des plus mécontents de l'orientation que Wang Meng et ses amis avaient fait prendre à *Littérature du peuple*, l'organe mensuel de la Fédération des écrivains. Il y avait, entre eux et Wang Meng, tout un contentieux. Mais revenons-en au IV<sup>e</sup> congrès, celui du début de 1985. Son déroulement consistait en lui-même une immense victoire pour les forces de progrès à l'œuvre dans le milieu des écrivains. Qu'il ait eu pour conclusion un scrutin qui éliminait non seulement tous les « gauchistes » de la direction de la fédération mais qui faisait encore de Ba Jin le président de la fédération et de moi son vice-président était vraiment énorme. Et il allait de soi que les « gauchistes » ne laisseraient pas passer cette « désastreuse nouveauté » sans réagir. J'ignore le détail des faits à cet égard, mais j'apprends très vite qu' aussitôt le IV<sup>e</sup> congrès achevé, Hu Yaobang subit de furieux assauts de la part de ces « gauchistes ». On m'a raconté, par exemple, qu'au cours d'une réunion, le vieux Wang Zhen s'en était pris, violemment, à Hu Yaobang, que, le doigt pointé sur lui et tapant du poing sur la table, il l'avait menacé de le condamner à reconnaître publiquement qu'il était personnellement responsable de la « débandade » qu'avait représentée le IV<sup>e</sup> congrès des écrivains. Et c'est bien cette réaction des conservateurs du Sommet qui a forcé Hu Yaobang à reculer, à aller jusqu'à prononcer son désolant discours sur le travail de la presse, en mars 1985. Ce discours était si négatif qu'il signifiait que l'on nous reprenait une liberté d'expression pourtant durement acquise, à nous les journalistes et les écrivains.

Ce fut d'ailleurs également en 1985 que décision fut prise, en haut lieu, d'exclure du Parti Fang Lizhi et Wang Ruowang. Devant la Commission centrale de discipline du Parti, cependant, Hu Yaobang prit leur défense. Et le Comité du Parti de la municipalité de Shanghai fit également ce qu'il fallait pour protéger Wang Ruowang. Une nouvelle équipe, celle qu'animait Jiang Zemin et Lai Xingwen, venait de prendre la direction de ce comité du Parti-là, en effet ; elle ne tenait nullement à favoriser ou à entériner une mesure d'expulsion visant un vieil écrivain très célèbre, qui eût été de mauvais augure au commencement même de leur carrière. Ainsi donc l'affaire de

l'exclusion de Wang Ruowang et de Fang Lizhi fut suspendue. On ne parla plus de les exclure... ni de ne pas les exclure. Mais le 31 décembre 1986, Deng Xiaoping demanda, au cours d'une intervention de sa façon : « Comment se fait-il que l'on n'ait tous les jours pas exclu ces deux-là, puisque aussi bien leur exclusion a été décidée depuis longtemps ? »

CHENG : Fin 1986... Mais c'est à la même époque que vous avez été, vous aussi, exclu du Parti.

LIU : Oui. Mon affaire à moi a commencé dès l'été 1985, quand la Commission centrale de discipline du Parti eut décidé d'envoyer s'installer au siège du *Quotidien du peuple* une équipe chargée d'examiner mon cas, d'enquêter sur moi, bref de faire tomber le couperet sur moi. Au même moment, d'ailleurs, on ne s'est pas contenté de réprimer des intellectuels éclairés, on s'en est également pris aux secrétaires du Parti coupables d'avoir l'esprit trop ouvert en les mutant d'une province à l'autre : Xiang Nan, par exemple, auquel on fit perdre le contrôle du Fujian, ou Lei Yu, auquel on fit perdre le contrôle de l'île de Hainan. Nombre de cadres réformistes d'un grade moins élevé en place dans les districts ou les localités furent également déplacés, ou soumis à « enquête ». Et tout cela s'est bien passé en 1985, une mauvaise année, oui.

En 1985, certes, j'ai réussi à publier quelques nouvelles de genre « dénonciation de reportage » de nature assez virulente, dans le « *Quotidien du peuple*. Mais elles n'ont été accueillies que par des revues littéraires ; pas une seule n'a pu paraître dans le journal dont je relevais, le qu'à la fin de 1985 je rencontrai au cours d'une réunion de cinéastes, au Guizhou, un jeune étudiant qui me dit qu'il venait de refuser un travail de tout repos que les autorités lui avaient proposé, un emploi à vie de type *tie fanwan* (« bol de riz en airain »), et qu'il avait décidé de retourner dans son village natal, très pauvre, afin d'y refaire sa vie parmi les siens et de les aider à s'en sortir. Je fis un reportage sur ce cas exemplaire. Et le *Quotidien du peuple* le publia parce qu'il s'agissait d'un texte très « positif ». À part cela, je ne pus rien donner à mon journal, pour l'unique raison qu'il ne tolérait plus rien d'un tant soit peu critiqué, d'un tant soit peu frondeur.

Si je fais mes comptes, je m'aperçois que j'ai été correspondant du *Quotidien du peuple* de 1979 à 1987, soit sept années durant, mais que, sur ces sept années, il n'y en a eu que deux au cours desquelles j'ai pu faire publier dans ce journal un nombre de reportages relativement élevé : 1980 et 1984. En dépit du fait que la campagne de la « rectification du style de travail du Parti » lancée à la fin de 1983 n'avait eu qu'un caractère décoratif, illusoire autrement dit, Hu Yaobang avait souligné, en 1984, que « si l'on voulait rectifier effectivement le style de travail du Parti, il fallait le faire proprement », que le *Quotidien du peuple* se devait donc d'applaudir mille cas de bonne conduite pour dénoncer trois cents cas de mauvaise conduite et qu'il aurait à faire cela pendant trois ans. Quand nous avions écouté ce propos de Hu Yaobang, nous avions été très secourus, naturellement, sachant pertinemment que, s'il nous serait facile de raconter mille ou même cinq mille histoires « positives », nous aurions plus de peine à en raconter trois cents de « négatives ». Nous le fîmes, tout de même. Je le fis, en tout cas. Je publiai coup sur coup dans le *Quotidien du peuple*, en 1984, des reportages sur ce qui se passait de pénible dans la province du Shaanxi. Ils eurent tous un grand retentissement.

Là-dessus j'écrivis et fis paraître, en 1985, mon texte intitulé « La deuxième loyauté », lequel suscita une grosse vague de réactions indignées. Ce fut alors que des magazines de Hong Kong firent circuler la rumeur d'après laquelle j'allais me retirer du monde des écrivains. Il s'agissait d'une fausse rumeur ; je n'avais nullement déclaré que j'allais me retirer du monde des écrivains ; je m'étais borné à indiquer qu'il était devenu de plus en plus difficile d'écrire et de publier quoi que ce fût de valable, en Chine. Le magazine de Hong Kong *Zhengming* raconta aussi que j'avais fait mon autocritique. Or j'avais en effet rédigé à l'époque une « autocritique » afin d'expliquer les circonstances réelles dans lesquelles les textes que j'avais écrits depuis 1979 avaient tous fait, l'un après l'autre, l'objet d'attaques hostiles. Mais je n'avais finalement pas remis aux autorités l'« autocritique » en question... Et j'ignorais tout du cheminément par lequel ce document de caractère strictement personnel avait pu sortir de chez moi, être diffusé à l'extérieur, aller jusqu'à Hong Kong !

CHENG : Pourquoi ce texte, « La deuxième loyauté », a-t-il fait de telles vagues et suscité tant de polémiques ?

LIU : Parce qu'il était à la fois trop véridique et trop typique. C'était une nouvelle de « littérature de reportage » qui racontait une histoire dont l'Académie des transports maritimes de Shanghai, une école supérieure qui relevait du ministère des Communications, était le théâtre. J'y traçais le portrait de tout un éventail d'intellectuels avec force précisions sur ce qu'il leur était arrivé pendant la Révolution culturelle et depuis. Certains d'entre eux avaient cessé, en fait, d'être des intellectuels pour devenir des officiels, des hommes de pouvoir, cependant que les autres, peu soucieux de titres et d'honneurs, continuaient à exercer honnêtement leur métier, à se dévouer pour lui, à se perfectionner dans leur spécialité. Les premiers, malheureusement, se donnaient pour tâche principale d'escroquer et de réprimer les seconds, qui, du fait même de leur compétence, étaient pour eux insupportables, aussi odieux que « clous dans l'œil ». Bref, les premiers s'étaient métamorphosés en bureaucrates alors que les seconds, demeurés de véritables intellectuels, n'avaient plus droit qu'à des avalanches de mauvais traitements. La situation que je décrivais de la sorte était criante de vérité ; c'était celle qui prévalait dans un grand nombre d'universités et d'écoles supérieures de Chine. D'où le succès de ma nouvelle ; d'où les fureurs qu'elle soulevait.

CHENG : On vous a intenté, je crois, deux procès, en 1986. Eurent-ils quelque rapport avec vos nouvelles de « littérature de reportage » ?

LIU : Oui. Le second, qui était lié, effectivement, à la publication de « La deuxième loyauté », traîna jusqu'à la fin de 1986, c'est-à-dire jusqu'à ce que je sois expulsé du Parti... Mais parlons plutôt du premier, celui que l'on me fit après que j'eus publié, dans le numéro 4 de 1985 de la revue littéraire *Zhong Shan (La Montagne de l'Hortoge)*, une nouvelle relative à une vilaine affaire qui avait eu pour cadre le Collège de formation au dessin industriel du nord-ouest du Shaanxi, une nouvelle

1. Le texte en question figure dans le recueil d'écrits de Liu Binyan traduit en français par Jean-Philippe Béja et publié chez Gallimard en 1989 sous le titre *Le Cauchemar des mandarins rouges* (coll. « Au vif du sujet »).

intitulée « Une antique forteresse, hier et aujourd'hui ». Dans le numéro 27 du *Journal de l'hydro-électricité chinoise*, Qian Zhengying, la ministre de l'Hydro-électricité, crut nécessaire de faire paraître un article dans lequel elle critiquait vivement ma nouvelle. Je lui répondis en publiant dans le numéro 3 de 1986 de *Zhong Shan*, soit en mars 1986, un nouveau et long reportage intitulé « Le sang humain n'est pas du rouge de maquillage », afin de rappeler à l'auteur de la critique publiée dans le *Journal de l'hydro-électricité chinoise* que, bien qu'elle eût elle-même été injustement persécutée, elle avait à son tour persécuté injustement nombre d'autres personnes et qu'il ne convenait pas qu'elle se barbouille le visage du sang des autres afin de s'embellir. N'ayant pas trouvé ce texte-là très au point, cependant, je l'enrichis de matériaux d'ordre factuel pour le donner à la revue *Fazhi wenxue, Littérature de la légalité*, qui le fit paraître, elle aussi, dans son numéro 3 de 1986. La revue *Zhong Shan* tirait à quarante mille exemplaires ; la revue *Fazhi wenxue*, elle, à six cent mille. Du coup, mes adversaires me firent tenir un message aux termes duquel ils me proposaient un « cessez-le-feu » sur la base suivante : ils renonçaient à m'attaquer, escomptant qu'en échange j'arrêterais de m'en prendre à eux. Ils s'avouaient vaincus, autrement dit. Et c'était bien la première fois, depuis des années, que je rencontrais une chose pareille ! Avant qu'éclate cette polémique, beaucoup de vieux cadres du Shaanxi ne m'approuvaient guère, jugeant que je n'avais pas à dénoncer aussi fréquemment la pourriture des détenteurs du pouvoir en leur province, que je m'acharnais à l'excès à dévoiler au grand public les dessous des plus ténébreux de leurs affaires. Mais ils commencèrent, bientôt, à changer. Certains d'entre eux, antérieurement plutôt conservateurs, allèrent même jusqu'à me dire : « Ah ! Si nous avions au Shaanxi une vingtaine de Liu Binyan, ce serait bien, ce serait parfait ! »

CHENG : L'année 1986 n'a-t-elle pas été, pour vous, les intellectuels pris dans leur ensemble, meilleure que l'année 1985 ? N'a-t-elle pas été celle d'une certaine détente ou, à tout le moins, d'un certain relâchement, dans le domaine « idéologique » ?

LIU : Elle l'a été, c'est vrai. Lors du 6<sup>e</sup> plénum du 12<sup>e</sup> Comité central, qui eut lieu en 1986, on a encore parlé de la nécessité

de refuser la « libéralisation bourgeoise », mais de façon différente, un peu atténuée ; on s'est abstenu de faire état de cette « marche en avant vers le communisme » dont le XII<sup>e</sup> congrès du Parti avait encore fait l'un de ses mots d'ordre les plus éclatants ; on s'est retenu de mentionner l'obligation d'en finir avec la « pollution spirituelle » ; et tout cela, sans nul doute, représentait un progrès. N'en concluons pas, malgré tout, que les activistes dont la raison d'être était de lancer et de mener des « campagnes » et des « mouvements » de « purification idéologique » avaient baissé les bras !

En 1986 également, et ce fut un fait marquant, Wan Li prononça, au cours d'un colloque sur les sciences, un excellent discours qui, bien que publié sous son seul nom à lui, avait été lu et approuvé par Deng Xiaoping et par Hu Yaobang, ce qui signifiait très clairement qu'assez nombreux étaient ceux de nos dirigeants qui demeuraient conscients de la nécessité de poursuivre les réformes. Esprit lucide et cultivé, Wan Li fit également, en 1986, deux remarquables interventions pour contrer les « gauchistes », pour leur répondre du tac au tac, pour défendre notamment contre eux, et de façon très ferme, la réforme rurale, lors de deux conférences sur l'enseignement supérieur. Ah ! si Wan Li avait été nommé Premier ministre, il n'aurait certainement pas, lui, tout misé sur l'économie, il se serait attaché à procéder aussi à la réforme de la vie culturelle et à la réforme politique. Il est vraiment très regrettable qu'il n'ait pas été l'un des membres du Comité permanent du Bureau politique du Comité central, qu'il n'ait pas été non plus chargé de diriger le Conseil des affaires de l'État, bref qu'occasion ne lui ait pas été donnée de jouer un rôle déterminant dans la conduite des affaires du pays<sup>1</sup>.

1. Il s'en fallut de peu, en effet, que Wan Li n'entre au Comité permanent du Bureau politique du Comité central lors du XIII<sup>e</sup> congrès du Parti (octobre 1987), et qu'il ne fût ensuite nommé Premier ministre. Il en fut empêché par les manœuvres auxquelles se livra Chen Yun, le vieil ultra-conservateur, pour imposer ses poulains, le « jeune » Li Peng (57 ans) et l'antique Yao Yilin (72 ans). Il n'y eut plus, au Comité permanent, que deux vrais réformistes, Zhao Ziyang et Hu Qili. Et Li Peng fut nommé Premier ministre.



*Le trentième anniversaire de la répression anti-droitiste de 1957. Expulsion du Parti de trois intellectuels « libéraux »*

CHENG : L'année 1986 aura été pour vous, apparemment, une année décisive. Et si elle l'a été, c'est dans une large mesure parce que ce fut l'année au cours de laquelle vous avez été l'une des personnalités qui se sont attachées à organiser une commémoration quelque peu audacieuse du trentième anniversaire de la répression anti-droitiste de 1957, dont nul n'ignore que Deng Xiaoping avait été le chef d'orchestre. Est-ce pour ce motif que, finalement, Deng Xiaoping vous a expulsé du Parti ? Que s'est-il passé, au juste, à cet égard ?

LIU : Cette affaire est un peu compliquée. Elle a résulté, pour une bonne part, de coïncidences qui m'ont amené à rencontrer Fang Lizhi, pour la première fois au domicile, en octobre 1986. Auparavant, je ne connaissais Fang Lizhi qu'à travers les comptes rendus de presse des conférences qu'il avait faites au Zhejiang en 1985 ; et j'avais jugé ses idées excellentes, je m'étais félicité de ce qu'elles aient tant d'échos dans le milieu étudiant ; mais c'était tout. Pourquoi avons-nous eu le désir d'entrer en contact l'un avec l'autre, à l'automne 1986 ? Pour les raisons suivantes.

Désireux de permettre enfin au grand public chinois d'appréhender la vérité sur ce qu'avait été la répression anti-droitiste de 1957, et convaincu que l'ambiance relativement bonne de l'année 1986 était l'occasion ou jamais d'organiser une bonne nous profitons pour le faire, nous, les anciennes victimes de cette répression, je préparais un livre sur le sujet. Pour réaliser ce projet, il me fallait recueillir un grand nombre de témoignages de personnes bien représentatives et même d'unités bien représentatives, telle cette « Radio du Liaoning » dont plus de 30 % des rédacteurs et correspondants avaient été éliminés et réprimés pour « droitisme », vingt-neuf ans auparavant ; et j'y mettais d'autant plus d'énergie que force m'était de découvrir que pas mal de victimes de la purge en question étaient déjà mortes, mourantes ou terriblement vieillies, bref que le temps pressait si je voulais aller jusqu'au bout de mon projet. Là-

dessus, soit au moment où j'avais presque achevé de rassembler et de compiler tous les matériaux dont j'avais besoin, j'appris que deux autres groupes d'anciennes victimes de la répression anti-droitiste de 1957 agissaient dans le même sens que le mien, sans s'être donné le mot non plus : celui que représentaient Wang Kuowang, le courageux écrivain et Dai Huang, le vieux et très influent journaliste de l'Agence Xinhua (Chine nouvelle) ; et celui que représentaient Fang Lizhi et son collègue Xu Liangyin, un savant, un disciple d'Einstein, un homme très droit. Mais alors que Wang Kuowang et Dai Huang se bornaient, comme moi, à préparer chacun un livre pour commémorer le trentième anniversaire de la répression anti-droitiste de 1957, Fang Lizhi et Xu Liangyin avaient une conception de la façon dont il fallait intervenir très différente, beaucoup plus radicale que la nôtre. Et cela tenait, bien sûr, à ce qu'ils relevaient tous deux d'un cercle académique un peu à part, relativement plus éloigné des réalités de la société.

Ils avaient projeté d'organiser, dès la fin de 1986 ou au début de 1987, un grand meeting d'anciennes victimes de la répression anti-droitiste de 1957, venues de tous les coins du pays, un meeting d'environ mille personnes ; ils avaient même envisagé d'en annoncer la tenue dans la presse ; et ils souhaitaient, naturellement, que je m'associe à leur entreprise. Je n'imaginai pas que l'idée qu'ils se faisaient de la situation soit aussi peu réaliste, qu'ils ne comprennent pas que, même sans faire la moindre annonce de leur meeting dans la presse, il suffisait que la nouvelle de sa préparation soit diffusée de bouche à oreille de façon un peu trop généreuse pour que le Parti soit mis au courant... et rende sa réunion totalement impossible ! Faire chanter ceux qui devaient participer au meeting pour les empêcher de se déplacer, refuser de fournir une salle de réunion, etc. : les moyens dont disposaient les « anges gardiens » du Parti étaient inépuisables ! Je l'expliquai à Fang Lizhi et à Xu Liangyin, en leur précisant que nous disposions de si peu d'argent et d'autres ressources matérielles qu'il était impensable que nous passions outre aux interdits des instances supérieures du Parti. Je leur proposai, par contre, de réduire leur projet de grand meeting à celui d'une modeste réunion, d'une durée d'une journée et de caractère quasi privé, qui ne rassem-

blerait que de trente à quarante anciens « droitistes », des anciens « droitistes » de Pékin, chacun d'eux arrivant de chez lui le matin et repartant chez lui le soir afin d'éviter toute complication inutile. Et je les convainquis. Nous envoyâmes donc les invitations, toutes individuelles, à environ soixante-dix de nos ex-compagnons d'infortune, dont Fei Xiaotong et Qian Weichang. Et ce sont ces derniers qui, d'après moi, nous dénoncèrent à la direction du Parti.

Comment eus-je ensuite l'honneur d'être expulsé du PC chinois ? Je vais vous le dire. Je m'en souviens comme si j'y étais. C'était le 31 décembre 1986. Je participais, au Gymnase de la capitale, à une grande soirée littéraire et artistique d'esprit très avancé, quand la rumeur suivante circula parmi nous : Deng Xiaoping s'était aujourd'hui même indigné de ce que deux personnages qu'il avait nommément désignés, Fang Lizhi et Wang Ruowang, n'aient pas encore été exclus du Parti alors qu'il y avait longtemps que l'on avait décidé qu'ils devaient être exclus ; et Zhao Ziyang en avait rajouté, mais en s'en prenant, lui, à Liu Binyan, en disant que Liu Binyan était « très mauvais lui aussi, coupable de s'être associé à Fang Lizhi et à quelques autres pour organiser une réunion de commémoration du trentième anniversaire de la répression anti-droitiste de 1957, qui avait duré deux jours, fait grand tapage et emporté de néfastes conséquences ». Zhao Ziyang, bien sûr, retransmettait ainsi une fausse nouvelle, la réunion en question n'ayant jamais eu lieu. Sans doute cette fausse nouvelle lui avait-elle été soufflée dans l'intention de le pousser à soulever le prétendu problème que je représentais. Je devinais qu'ainsi informé sur mon compte, Deng Xiaoping avait sans doute soupçonné que si j'avais pu faire preuve d'autant d'audace c'était parce que j'y avais été secrètement encouragé par un Hu Yaobang désireux de porter atteinte à sa réputation à lui, Deng Xiaoping... Car, il faut bien le reconnaître, cette question « historique », celle de la répression anti-droitiste de 1957, a toujours été la maladie honteuse de Deng Xiaoping, la maladie inavouable qui lui rongea le cœur.

CHENG : Vous voulez dire qu'il ne pouvait supporter que l'on rouvre cette vieille blessure, qu'elle était vraiment trop douloureuse pour lui ?

LIU : Assurément. Quoi qu'il en soit, une fois que nous eûmes été expulsés du Parti, Wang Ruowang, Fang Lizhi et moi, il n'était plus possible aux conservateurs du Parti de continuer à mener contre nous campagne de « critique-condamnation ». Notre sort étant scellé, ils étaient plutôt embarrassés. Hu Qiaomu, cependant, ne voulait pas que l'on en reste là. Insistant sur l'idée que celui de nous trois qui avait le plus d'influence, c'était Liu Binyan, il réclama que l'on concentre le feu sur moi. Il fit, à cette fin, proposer d'alléchantes rémunérations à un certain nombre de plumitifs pour qu'ils me démolissent : 90 yuans pour mille caractères d'écriture, alors que le tarif le plus élevé en vigueur était de 20 yuans. Rassemblés dans la maison d'accueil du Département Organisation du Comité central, ces spécialistes de l'écriture sur commande avaient, en outre, droit à des repas gratuits d'une valeur quotidienne d'environ 25 yuans et à un hébergement gratuit. Mais il ne sortit finalement rien de cette entreprise. Les plumitifs en question refusèrent d'abord, tous, de signer de leurs vrais noms les articles qu'ils avaient à écrire contre moi et mes « complices ». Mais ce qu'ils produisirent ensuite ne donna pas, apparemment, satisfaction à leurs commanditaires, aucun d'entre eux n'étant disposé à aller assez loin dans l'infamie.

CHENG : Peut-être Hu Qiaomu, qui avait un certain niveau, jugea-t-il que leurs articles ne répondaient pas tout à fait à ses exigences... Mais dites-moi, autour de vous, quelles réactions ses manigances et celles de ses amis suscitèrent-elles, sur le coup ?

LIU : Mon expulsion du Parti de 1987 suscita des réactions extrêmement fortes, qui faisaient un vif contraste avec celles, quasi nulles, auxquelles avait donné lieu ma première expulsion du Parti, celle de 1957. En 1957, nul n'osait plus même me parler, après que l'on m'eut condamné comme « droitiste ». Décision de m'exclure pour la seconde fois du Parti fut formellement prise le 5 janvier 1987 et officiellement proclamée le 24 janvier 1987, soit dix-neuf jours plus tard. Or dans ce bref laps de temps, je veux dire avant que mon élimination soit annoncée dans la presse, un grand nombre de gens, très inquiets, effectuèrent des démarches en ma faveur, disant qu'il ne fallait à aucun prix laisser exclure Liu Binyan. Plus tard,

ependant, il devait être prouvé que m'avoir exclu du Parti fut plutôt un bienfait pour moi. D'aucuns devaient même me dire en manière de plaisanterie : « Auriez-vous dépensé dix millions de dollars des États-Unis que vous n'auriez jamais pu vous faire autant de publicité, produire autant d'effets ! »

CHENG : Votre exclusion du Parti une fois prononcée, qu'advint-il donc de vous, en Chine, quotidiennement ?

LIU : Je ne disposai plus, bien entendu, d'autant de facilités qu'avant pour exercer mes activités. Je perdis ma qualité de correspondant du *Quotidien du peuple*. On me laissa mon poste de vice-président de la Fédération nationale des écrivains chinois ; mais c'était là une fonction sans importance réelle, je n'avais pas grand-chose à faire pour continuer à l'exercer. Alors, je commençai à écrire mon autobiographie. Initialement, j'avais jugé que je ne réaliserais ce projet qu'après avoir atteint l'âge de quatre-vingts ans et que je serais donc devenu trop vieux pour entreprendre quoi que ce fût d'autre. Mais il se trouva qu'un éditeur de Hong Kong me fit bientôt contacter par une traductrice, une nommée Zhu Hong, comme mon épouse, pour qu'elle écrive ma biographie en langue anglaise sur la base d'une série d'interviews en chinois. Elle estima que le mieux serait que j'écrive moi-même ma biographie, que j'écrive mes Mémoires, autrement dit ; et elle me convainquit de m'y mettre.

#### *Le grand souffle nouveau des années 1980*

CHENG : Quelles auront été, à votre avis, les grandes nouveautés apportées à la Chine par les années 1980 ? Qu'est-ce qui a alors fondamentalement changé, dans le monde des cadres et dans le monde académique ? A-t-on vu, par exemple, au cours de ces années-là, nombre d'intellectuels entrer en politique, faire carrière dans la politique ?

LIU : Le processus de rajeunissement des cadres qui fut entamé au lendemain de la chute des Quatre fut bien sûr celui de l'incorporation d'une nouvelle génération de « successeurs » de la « troisième couche montante », comme nous disions, mais d'une « troisième couche montante » forte d'un nombre élevé

d'un nombre croissant de diplômés d'université ou d'école supérieure. Au niveau des petites villes comme à celui des provinces et à celui de l'administration centrale, de plus en plus d'intellectuels âgés de quarante à cinquante ans se trouvèrent bientôt titulaires d'un poste de « mandarin » et entrèrent du même coup dans la carrière politique. Nombre d'entre eux, cependant, ne pouvaient guère être qualifiés d'intellectuels au sens occidental du terme : bien qu'ils eussent terminé leurs études supérieures ou qu'ils fussent devenus de jeunes chercheurs avant d'entrer en fonction, ils n'étaient pas doués d'un grand esprit critique, d'une vraie capacité de penser de façon indépendante ; et ils le furent encore moins après qu'ils furent entrés en fonction.

Il y a d'ailleurs lieu de signaler ici une particularité propre à la Chine, je pense. Les intellectuels qui avaient fait des études d'ingénieur, de génie civil, etc., bref de sciences appliquées furent beaucoup plus nombreux à embrasser la carrière de « mandarin » et à devenir des dirigeants que ceux qui avaient fait des études de mathématiques, de physique, de biologie, bref de sciences de la nature. Les premiers étaient, en effet, relativement dociles, alors que les seconds l'étaient si peu qu'ils avaient constitué et constituaient toujours une très forte proportion du groupe d'étrangeant des « droitistes ». Et pourquoi cela ? Parce que les seconds, entraînés comme ils le sont au maniement des abstractions par l'exercice de leurs disciplines, pensent naturellement avec leur propre tête, se mettent avec courage en quête de la vérité et n'en démontent généralement plus quand ils jugent l'avoir trouvée, alors que les premiers, limités comme ils le sont par les exigences de la pratique, par le souci de faire avant tout bien marcher leurs machines, par les servitudes de l'ordre de l'utilitaire, éprouvent quelque peine à embrasser d'un regard critique de vastes horizons. Pourtant, il y a beaucoup de personnes de cette catégorie qui sont au pouvoir actuellement en Chine.

CHENG : Cette prédominance de l'intellectuel-technicien sur l'intellectuel-intellectuel dans la sphère des gens qui exercent le pouvoir en Chine est-elle à vos yeux vraiment regrettable ?

LIU : Évidemment. Mais attention ! il y a eu aussi des nouveautés encourageantes, en fait de renouvellement du monde

des cadres et du monde académique, à commencer par l'émergence des intellectuels de la tranche d'âge très particulière des trente-cinq-quarante-cinq ans, c'est-à-dire de la tranche d'âge des ex-jeunes enthousiastes ou des ex-victimes, et en-tout cas tous finalement dégoûtés de la Révolution culturelle. Ceux-là ne se désinèrent pas tous, loin de là, à la carrière de « mandarin ». Nombre d'entre eux préférèrent se vouer à la recherche et à la réflexion et rejoignirent pour ce faire les institutions spécialisées dans l'étude de la philosophie et des sciences sociales ou dans celle des sciences de la nature, dès qu'ils le purent. Mais quelle que soit la voie qu'ils choisirent, ce furent, pour la plupart, des gens dynamiques et compétents, des piliers à la solidité desquels on pouvait se fier.

Ce qui les rendait si précieux était, bien entendu, le fait qu'ils avaient eu la force de surmonter la longue suite d'épreuves qu'avait été pour eux la Révolution culturelle. De cette révolution, certains d'entre eux avaient été des fanatiques avant d'en devenir des sceptiques, puis des adversaires, pour avoir fait l'expérience des échecs et des tristesses auxquels elle avait conduit, tandis que d'autres avaient été de bout en bout malmenés par elle. Politiquement parlant, en tout cas, ils étaient tous déjà très réveillés dès le milieu des années 1970. Ils avaient « fait » le Mouvement du 5 avril 1976 ou y avaient activement participé, à Pékin, sur la place Tiananmen, mais aussi partout ailleurs, désireux comme ils l'étaient de contrer la Bande des quatre et de découvrir de nouvelles voies pour la Chine.

La Bande des quatre éliminée, nombre d'entre eux avaient réussi, à force de travail, de diligence, leurs examens d'entrée à l'université, en dépit du fait qu'ils n'avaient même pas pu, pour la plupart, achever leurs études secondaires. Et c'était surtout en 1977, 1978, 1979 qu'ils étaient venus enrichir ainsi le monde étudiant. Ils n'avaient pas dégénéré; ils avaient gardé l'ambition d'œuvrer pour le bien public, sous une forme ou sous une autre. Les jeunes gens qui furent admis à l'université à partir du début des années 1980 n'étaient pas, malheureusement, de la même trempe. Ils avaient été jusqu'au-bout de leurs études secondaires et en étaient sortis tranquillement diplômés, eux; mais leur expérience de la vie était généralement assez superficielle.

Les « jeunes instruits » rentrés des campagnes qui avaient formé le plus gros des admis à l'université des années 1977, 1978 et 1979 furent nombreux à rester dans le milieu académique, après qu'ils eurent obtenu leur diplôme, les uns se faisant recruter comme enseignants-chercheurs par l'université même qui les avait formés, les autres incorporant l'Académie des sciences, l'Académie des sciences sociales ou d'autres organismes de recherche, d'autres encore allant mettre leurs talents au service de diverses institutions gouvernementales, au service des équipes de cerveaux et de préparation des réformes de l'économie qui gravitaient autour de Zhao Ziyang, par exemple. Ils furent nombreux aussi, enfin, à animer dans les grandes villes de multiples « salons » dans lesquels on se rassemblait à date régulière pour discuter à titre privé, mais de la façon la plus libre, de sujets politiques, sociaux ou culturels. Ce fut surtout à Pékin que ces « salons » se multiplièrent; mais il y en eut également à Nankin, à Chengdu, à Chongqing, à Wuhan, etc. Il y en eut moins à Canton. Et il y en eut moins à Shanghai, jusqu'en 1986 en tout cas, cette grande cité très spéciale étant la plus rétrograde, sans nul doute, de toutes les grandes cités chinoises, marquée comme elle le restait par les séquelles empoisonnées du « gauchisme » générateur de « luttes de classes » sans merci sous le régime duquel elle avait vécu pendant toute la Révolution culturelle. À partir de 1986, toutefois, même Shanghai commença à changer.

CHENG : Ces intellectuels-là, les quadragénaires des années 1980, ont-ils contribué à l'ouverture culturelle de la Chine ?

LIU : Pas tous, mais quelques-uns, ceux surtout qui, connaissant une langue étrangère, se sont mis à traduire en chinois nombre de classiques non chinois. La collection la plus influente à cet égard était celle que réalisait un groupe de jeunes intellectuels emmené par Jin Guantao : « *Zouxiang weilai* », « La marche vers le futur ». Éditée au Sichuan, elle avait une diffusion nationale et se composait déjà en 1986 de plus de trente ouvrages qui avaient eu ou devaient avoir un grand retentissement en Chine en raison de l'originalité, de la nouveauté des idées qu'ils y introduisaient.

La maison d'édition Sanlian s'était lancée, elle aussi, dans un

programme de traductions d'ouvrages de philosophie ou de sciences sociales et de biographies de grands penseurs étrangers qui ne devait pas comporter moins de cent titres. Les Editions de l'Académie des sciences sociales de Chine avaient déjà sorti, au milieu des années 1980, des biographies de Nietzsche, de Machiavel, d'Esopé et de Montaigne. La Compagnie d'édition Huaxia, que dirigeait Deng Pufang, l'un des fils de Deng Xiaoping, se disposait au même moment, et de manière assurément très significative, à publier plusieurs dizaines de livres exclusivement destinés à faire connaître en Chine les œuvres des penseurs étrangers les plus avancés de ces cent dernières années.

Que savait-on chez nous de Sigmund Freud au début des années 1980? Pratiquement rien. Seule une mince brochure de lui avait été publiée en notre pays au cours des années 1930, à l'époque du Guomindang. Après le passage au communisme, les œuvres de Freud nous furent interdites, comme elles l'avaient été en URSS. Mais alors que, depuis le milieu des années 1950, cette interdiction avait été partiellement levée en URSS, elle ne l'avait pas été en Chine. Résultat : nous ne savions même pas qui était Freud, son nom ne nous disait rien. En 1984, une douzaine d'œuvres de lui avaient déjà été traduites en chinois mais pour n'être diffusées que de façon restreinte « au sein du Parti », en *neibu*, de même que bien d'autres livres, tels ceux qui concernaient, par exemple, le maréchal Tito. Deux ans plus tard seulement, et c'est remarquable, ces mêmes traductions de Freud furent mises à la disposition de tous. L'une d'entre elles a d'ailleurs déjà été rééditée à plusieurs reprises, et à chaque fois tirée à de nombreux exemplaires. Une biographie de Freud fut également publiée dès le second trimestre de 1985.

Sartre devint aussi très populaire en Chine, parmi les intellectuels à tout le moins, au cours des années 1980. Il y fut introduit par un livre dû à la plume d'un spécialiste de Sartre, un certain Liu Mingju. Ce livre, intitulé comme il se devait *Recherches sur Sartre*, fut vite introuvable, parce que diffusé dans un cercle aussi fermé que surveillé. On se l'arrachait quand on pouvait mettre la main dessus. Mais bientôt la censure se relâcha. Et le livre, réédité, devint accessible à nombre de lecteurs. En 1986,

beaucoup d'œuvres de Sartre étaient déjà disponibles sur le marché du livre traduit, dont quatre ou cinq volumes de pièces de théâtre et de romans, et *L'Ètre et le néant*.

Au cours de la seconde moitié des années 1980, on s'intéressa moins aux romans et plus aux œuvres d'idées. Des ouvrages de caractère extrêmement théorique devinrent des best-sellers. Tel fut notamment le cas de deux livres écrits par Liu Zaifu, un théoricien de la création littéraire. Ils étaient respectivement intitulés : *À propos de la structure de la personnalité* et *Création liée à la recherche du sujet*. Ils n'étaient pas, apparemment, de nature à attirer un grand nombre de lecteurs. Eh bien ! on se les arracha à Shanghai où il s'en vendit, presque d'un coup, près de trente mille exemplaires !

Autre best-seller chinois de l'époque, mais pour des raisons cette fois très compréhensibles : *Histoire des dix années de la Grande Révolution culturelle*, un ouvrage écrit par Yan Jiaqi et Gao Cao, sur la base d'un nombre considérable de documents recueillis dans le cours même des événements. On voulait le lire, tout simplement, parce qu'on se posait, fiévreusement, les questions suivantes : « Pourquoi cette "révolution" a-t-elle éclaté ? De quelle façon au juste s'est-elle déroulée ? Y a-t-il lieu de craindre qu'elle ne se répète ? »

Ces années, vraiment, furent celles-au-cours desquelles l'intelligentsia chinoise se réveilla et bouillonna, vivifiée par ses éléments les plus audacieux.

#### *Bouillonnements dans la sphère de la création littéraire*

CHENG : Dans la sphère de la littérature aussi, on a assisté à un véritable réveil de la créativité chinoise, dès la fin des années 1970 et au cours de la première moitié des années 1980. J'ai toutefois le sentiment que cet élan est ensuite retombé.

LIU : Pas tout à fait. Mais n'exagérons rien. Des progrès notables ont été également accomplis dans la sphère de la littérature au cours de la seconde moitié des années 1980. On s'est mis à écrire mieux, de façon plus raffinée. De nombreux jeunes

auteurs sont apparus, qui ont pu manier la plume comme ils l'entendaient et traiter de sujets nouveaux, libres enfin, de poursuivre la réalisation de leurs « moi ». Thèmes et styles se sont notablement diversifiés. L'« école moderniste » s'est ainsi bien étoffée, les nouvelles des auteurs qui en relevaient occupant la meilleure place dans presque toutes les revues littéraires du pays. Il y avait tout lieu de s'en féliciter. C'était une bonne chose, une très bonne chose sans précédent.

La sexualité effectuait également une percée, dans la littérature, sous forme d'une série d'œuvres publiées à partir de 1985, la première et la plus notable étant *La Motité d'un homme est une femme*, de Zhang Xianliang, les meilleures parmi les suivantes étant *L'Amour dans une petite ville* et *L'Amour sur une colline dénudée*, de M<sup>me</sup> Wang Anyi (respectivement publiées dans les numéros 8 et 10 de 1986 de la revue *Littérature de Shanghai*). Est-il souhaitable ou non d'écrire sur la sexualité et, si oui, de quelle façon convient-il de le faire ? Ces deux questions donnent lieu, bien entendu, à des débats très animés. Nombre de vieux écrivains et d'écrivains d'âge moyen jugeaient qu'il n'était pas nécessaire de publier autant de romans et de nouvelles dans lesquels on mettait l'amour physique en scène. Personnellement, je n'étais pas contre, j'estimais qu'il s'agissait de quelque chose qui faisait partie de la vie et qui exigeait donc que nous en parlions, me bornant à émettre le vœu que l'on mette à le faire un peu plus de délicatesse et de recherche dans le style. Il faut en effet savoir qu'en Chine l'ignorance du fait sexuel avait atteint des niveaux surprenants : ce n'était pas seulement les gens de vingt à trente ans qui le tenaient encore, au début des années 1980, pour zone interdite, pour intouchable, pour tabou, c'était aussi des gens de trente à cinquante ans ! On considérait que le sexe, c'était vil, c'était sale, qu'il ne fallait donc jamais en parler, encore moins l'étudier ou écrire dessus. L'avoir tiré de derrière le rideau du honteux, tout à coup, c'était avoir accompli un grand pas en avant !

En sus des nouvelles et romans dans lesquels le sexe faisait une entrée fracassante, au reste, on édita ou réédita, à la même époque, quelques écrits théoriques sur lui dont un livre publié dès les années 1980 qui était intitulé *Psychologie de la sexualité*, divers articles de magazines et l'étude sur l'« évolution de la

médecine de la sexualité en Occident » qui figure dans un numéro de 1986 de la revue *L'Homme moderne* de la région autonome du Xinjiang.

CHENG : Ces nouveautés, bien sûr, ont fait éclater l'ancien cadre de l'expression littéraire. Mais sont-elles les seules qui méritent d'être prises en compte pour caractériser l'évolution de la littérature chinoise ?

LIU : Non. Plus exactement, dirais-je, elles s'inscrivent dans un courant qui n'a pas fini de nous poser problème, et problème aigu, à nous autres les écrivains chinois : celui de la tendance à produire des œuvres qui tournent le dos à la réalité sociale. Dès le début de la seconde moitié des années 1980, un grand nombre d'écrivains chinois se mirent à écrire des textes qui, de par leur contenu, leurs sujets, n'entretenaient plus avec la réalité quotidienne de la plupart de leurs compatriotes aucun rapport direct. Essentiellement soucieux de renouveler leurs façons d'écrire, d'affiner leurs pinceaux, ils se perdirent dans les lacis de l'art pour l'art. Et ils s'y perdirent d'autant plus volontiers que le milieu de la critique littéraire fut quasi unanime à les y encourager, à les en applaudir, cependant qu'il avait tendance à négliger, déprécier ou même vouer au mépris les œuvres dans lesquelles se trouvaient étalés, de façon très réaliste, les conflits et contradictions qui travaillent notre société et, par voie de conséquence, l'existence personnelle de la majorité des Chinois.

Nous discutâmes abondamment de cette question, moi et mes collègues, lors de la réunion du début de 1986 du comité exécutif de la Fédération nationale des écrivains chinois puis au cours de la conférence internationale sur la littérature chinoise contemporaine qui se réunit à Shanghai, peu après. Et mon opinion à moi, en cette affaire, était simple. C'était, c'est toujours que la Chine est tout de même la Chine. Son niveau de développement économique, social, politique et culturel est à l'heure actuelle non seulement très inférieur à celui auquel atteint l'Occident, mais encore très inférieur à celui auquel l'Europe avait atteint dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Nous sommes en retard. La question des droits de l'homme n'a toujours pas trouvé chez nous la moindre solution. Les droits démocratiques

de notre peuple sont superbement ignorés. Quiconque ouvre la bouche pour se déclarer en désaccord avec le pouvoir est aussitôt arrêté. La question de la satisfaction des besoins élémentaires des gens ordinaires, celle d'une nourriture, d'un vêtement et d'un logement décentes, n'a fait que commencer à être résolue. Des dizaines de millions de nos concitoyens ne sont toujours pas en état de manger à leur faim. La mise en œuvre des réformes indispensables de l'économie et de la société se heurte à des obstacles bien difficiles à surmonter. Que, dans ces conditions, des écrivains se gardent d'écrire quoi que ce soit sur ce qui tarabuste les gens ordinaires, qu'ils préfèrent s'intéresser à des sujets qui n'ont aucun rapport avec la vie du peuple, qu'ils s'emploient à produire des œuvres incompréhensibles pour la plupart de leurs compatriotes est un peu étonnant. Je ne saurais m'y opposer, certes, car il est permis et sans doute bénéfique que l'on s'attache à faire faire des progrès à son art. Mais à une condition : que le nombre des écrivains qui se vouent à ce type d'exercice soit assez restreint. Que la majorité des jeunes écrivains et des écrivains d'âge moyen s'y adonnent n'est vraiment pas normal.

CHENG : Phénomène négatif, soit. Mais comment l'expliquez-vous ?

LIU : Ce ne sont pas seulement les écrivains qui sont responsables, individuellement, de cet état de choses anormal. Ce sont également les dirigeants du Parti, dans la mesure où ils encouragent l'homme de plume à se détourner de la réalité sociale et politique du pays, où ils le découragent, à tout le moins, de la peindre. Ce que redoute le Parti, en effet, est que la littérature prenne un tour « révolutionnaire », qu'elle donne lieu, par exemple, à des écrits trop véridiques sur le scandale des répressions « anti-droitistes » récurrentes qu'il a ordonnées, qu'elle charrie des œuvres aussi « hérétiques » qu'*Amour amer* de Bai Hua. Chacun se dit, dans le petit monde des écrivains, qu'il n'est pas gros s'il écrit sur des sujets aussi sensibles, alors qu'en choisissant de traiter de thèmes éloignés de nos problèmes réels, il gagnera à la fois sécurité et coudées franches.

Parmi les écrivains, ceux qui jouissent, au demeurant, de la liberté la plus grande sont les auteurs de romans et de nouvelles.

Les dramaturges sont obligés, eux, de se surveiller beaucoup plus : une fois leur pièce de théâtre terminée, il leur faut non seulement réussir à convaincre un directeur de théâtre de consentir à la monter, puis franchir l'étape, toujours laborieuse, des répétitions, mais encore affronter, pour finir, la censure, et enfin subir l'épreuve d'une générale jouée devant un parterre d'invités officiels et de vieux dramaturges très pointilleux dont les avis équivalent à une sorte de seconde censure. Les cas dans lesquels c'est alors, et alors seulement, que votre pièce est interdite sont, hélas ! assez fréquents. Quant aux scénaristes et réalisateurs de films, c'est de façon encore plus acrobatique qu'ils ont à exercer leur métier. Plus d'une dizaine de films complètement achevés, mais qu'il n'était pas question de projeter devant le grand public, dormaient déjà dans les dépôts de la censure, à la fin des années 1980.

Les auteurs de romans et de nouvelles n'avaient pas à résoudre de pareils problèmes. Une fois qu'ils avaient achevé un texte de trente, quarante, cinquante, voire cent mille caractères, ils n'avaient aucune peine à le faire publier. Les magazines littéraires étaient si nombreux et se faisaient les uns aux autres une telle concurrence que leurs rédacteurs en chef s'arrachaient les manuscrits de nouvelles disponibles. Les favoris, dans ce bouillonnement, étaient, bien entendu, les écrivains qui avaient déjà une certaine réputation. Mais même les inconnus dont les œuvres avaient quelque valeur étaient assurés de les voir imprimées et diffusées à bref délai, parfois dans deux revues littéraires en même temps. Les croulants de la tendance « vieux conservateurs » qui avaient pour mission de surveiller ce flot de productions n'avaient pas le courage de lire la plupart d'entre elles, tant elles leur semblaient longues et insipides. Ils les laissaient donc passer, presque toutes, ils ne vous cherchaient noise que très rarement. Et c'est pourquoi je pense que les auteurs de nouvelles et de romans ont eu tort, alors, de s'autocensurer au point auquel ils l'ont fait. Ils n'ont pas su profiter de l'importante marge de manœuvre qu'on leur avait laissée pour écrire des choses qui en valaient la peine, pour parler pertinemment, dans leurs œuvres, de ce qui brûlait le cœur des *laobainings*.

En outre, je le crains, certains de ces écrivains, parmi les plus jeunes et les moins connus en Chine, ont eu tendance, notam-

ment quand leurs œuvres avaient été traduites et publiées à l'étranger, à se tourner vers l'extérieur et, par suite, à écrire afin de complaire au premier chef aux lecteurs et critiques d'Amérique et d'Europe, en calculant qu'une fois devenus célèbres hors de Chine ils auraient peut-être une chance de décrocher un prix Nobel. Nombreux sont les écrivains dont le premier désir est de se voir publiés, en Chine et hors de Chine, mais qui, ensuite, n'aspirent plus qu'à se faire décerner un prix littéraire et s'épuisent, à cette fin, à courir à droite et à gauche, à multiplier les démarches. Une fois le prix obtenu, en effet, ils sont en mesure de rentabiliser le prestige social qu'il leur a valu en se débrouillant pour devenir membre de la Conférence politique consultative du peuple chinois ou du comité exécutif de telle ou telle branche de la Fédération nationale des écrivains chinois, voire pour devenir chef d'une unité ou d'un département du Parti, ou du bureau de la culture d'une province ou d'une grande ville. Et ce ne sont pas seulement les écrivains les moins brillants, ce sont aussi, très fréquemment, ceux qui ont du talent et dont est grand le potentiel créateur qui adoptent une telle démarche, qui ont de telles ambitions. Peut-on le leur reprocher ? Non. Car en Chine, une fois qu'on a un poste, on a tout : logement ; voiture de fonction avec chauffeur ; couchette ou fauteuil confortable en classe « moelleux » (*ruan*) quand on prend le train ; accès au transport aérien ; voyages à l'étranger, etc. Et, plus que jamais, dès lors, on rêve du prix Nobel, tout comme les plus jeunes, comme ceux qui n'ont pas encore percé en Chine même...

CHENG : Le prix Nobel, le prix Nobel ! Mais pourquoi le placer si haut ? Sartre ne s'est-il pas honoré en refusant de le recevoir ?

LIU : Les Chinois accordent une grande importance à ces choses-là ; c'est l'une de leurs particularités nationales. Ils pensent qu'à la valeur personnelle doit correspondre la position que l'on occupe dans la société. Ce n'est pas nécessairement de la vanité. Tenez : j'ai nombre d'amis en Chine qui ont pensé et pensent toujours qu'il serait souhaitable que j'obtienne un prix Nobel de la paix. Pourquoi cela ? Parce qu'il va de soi que, si je l'obtenais, je deviendrais intouchable, je cesserais d'être en

danger dans mon propre pays. Même un simple diplôme honorifique à moi décerné par une université étrangère serait de nature à embarrasser tous ceux qui, en Chine, cherchent à me nuire, à me faire taire.

CHENG : Est-ce donc la peur qui inspire aux écrivains chinois le désir de décrocher un prix Nobel ?

LIU : Non, mais tout bonnement le désir de pouvoir continuer à dire ce qu'ils estiment avoir à dire à leurs compatriotes, dans le cas des écrivains plus ou moins engagés comme moi. Et le snobisme, dans le cas des écrivains que leurs productions n'exposent guère au risque d'avoir des ennuis avec le Parti.

CHENG : Le snobisme ?

LIU : Mais oui ! La mentalité snob, ou cynique, est assez répandue dans le monde des hommes de plume, en Chine... Certains écrivains sont également animés, dans leur quête des prix et des honneurs, par le désir de gagner beaucoup d'argent ; mais ceux-là ne sont encore, à mon avis, qu'une minorité.

CHENG : Est-il possible, dans ces conditions, de produire des œuvres de grande qualité ?

LIU : Avec un peu de talent, il est toujours possible d'écrire des œuvres destinées au divertissement du petit citoyen et, par ce biais, d'avoir du succès auprès du grand public. Tel est bien, par exemple, le cas du nommé Deng Youmei.

CHENG : Deng Youmei ? Mais n'a-t-il pas eu maille à partir, en 1986 ou 1987, avec d'autres écrivains, et pour des motifs qui ne lui ont point valu une grande popularité ?

LIU : En 1986, oui, il s'est permis d'offenser, gravement, à Shanghai, des journalistes. Il n'a que mépris, en effet, pour le milieu de la presse. Mais pourquoi avait-il cru pouvoir le lui manifester publiquement aussi grossièrement ? Parce que c'était lui que l'on avait chargé du soin de s'occuper des relations avec l'étranger, au secrétariat de la Fédération nationale des écrivains chinois, parce que tout écrivain désireux de sortir du pays devait passer par lui, parce que, à l'exception de quelques hommes de plume déjà connus, on n'osait jamais lui déplaire, en dépit du fait que la décision finale d'accorder ou de refuser un voyage hors de Chine ne dépendait pas de lui. Le pouvoir,



hélas ! très réel que lui donnait sa petite fonction l'avait rendu très arrogant. Il l'exerçait sans retenue. En 1986 toujours, trois écrivains, Liu Xinwu, Cong Weixi et moi-même, eurent avec lui de rudes démêlés pour la raison toute simple qu'il ne leur avait pas transmis des invitations à eux adressées par l'étranger. J'avais alors été invité à me rendre en France et en URSS. Mais durant des mois, Deng Youmei s'était abstenu de m'en prévenir. Il ne m'en avait rien dit. C'était et c'est toujours un petit arriviste, muni d'une âme misérable. Il n'en était et n'en est toujours pas moins tout à fait capable d'écrire convenablement des œuvres distrayantes, ainsi que je vous l'ai dit.

CHENG : Vous me parlez tout à l'heure des écrivains qui avaient choisi la voie de l'art pour l'art. Vous venez de me parler de ceux qui ont choisi celle de la complaisance à l'endroit du petit citadin. Mais n'en est-il pas qui ont choisi d'autres voies, celle de cette « quête des racines » dont on parle tant depuis le milieu des années 1980, par exemple ? Que pensez-vous de celle-là ?

LIU : Ha ! ha ! ces racines, quel drôle de terme ! Aller chercher ses racines dans les profondeurs de l'histoire, des mornages ou de vieux villages décrépits ? Quelle idée bizarre ! Les racines de la Chine sont juste sous nos pieds, on peut les voir et les sentir affleurer de partout dans notre vie de tous les jours. Toutes ces choses féodales, éminemment traditionnelles, les meilleures et les pires, nous n'avons nul besoin d'aller les chercher ailleurs qu'autour de nous, très abondantes, fourmillantes. Exemples : le confucianisme, le taoïsme, la philosophie de Zhuangzi. On trouve les empreintes de ces trois survivances, omniprésentes, dans notre modernité, dans notre contemporainité. La question de la tradition chinoise est complexe, assu-

1. Les représentants par excellence de la littérature dite des « racines » sont Han Shaogong et A Cheng. Ce que dépeignent ces auteurs, tantôt fascinés, tantôt pris de vertige, et dans un style détaché, retenu, plus ou moins inspiré de celui de très anciens conteurs, ce sont les réalités étonnamment primitives, presque insoutenables, d'une Chine encore vivante, tout droit venue du fond des âges, telles qu'ils les ont découvertes et s'y sont trouvés confrontés dans les coins les plus reculés des campagnes dans lesquelles on les avait exilés à des fins de « réduction », dans les années 1960. A Cheng, traduit par Noël Durait : *Les Trois Rues* (Alinéa, 1988) et *Peuple son chemin, nouvelles* (Ed. de l'Aube, 1991). Han Shaogong, traduit par Noël Durait : *Pa pa pa* (Alinéa, 1990) et traduit par Annie Curten et publié chez Philippe Picquier, *Séduction* (1990) et *Femme, femme, femme* (1991).

rément. Pour la comprendre, il faut tenir compte de trois facteurs. Un. Les survivances de deux millénaires de féodalisme. Deux. Les guerres, et plus spécialement la guerre de résistance à l'invasisseur japonais des années 1935-1945. Trois. Le régime de la « porte close » de ces quelque quarante dernières années. Quand on a mis ces trois substances ensemble et qu'on les a bien malaxées, la tradition féodale, la tradition guerrière et le dogmatisme marxisant, on obtient, tout simplement, les racines de la Chine de notre temps.

CHENG : Quelles sont tout de même les nouveautés qui vous semblent satisfaisantes, dans la littérature chinoise d'aujourd'hui ? Il y en a, j'espère...

LIU : Bien sûr. Et certains jeunes écrivains méritent, à mon avis, une attention particulière. Ainsi Ke Yunlu, pour « Étoiles nouvelles », et « La nuit et le jour », ou Liang Xiaosheng, pour « La ville sous la neige » et « La chronique des splendeurs de la capitale » (ces deux dernières œuvres publiées dans le numéro 2 de 1986 de la revue *Littérature de reportage*). Mais surtout Su Xiaokang, pour toutes les nouvelles relevant de la littérature de reportage qu'il a écrites et plus spécialement pour « Ce que révèlent le déluge et la sécheresse » (numéro 2 de 1986 de la revue *Écrivains de Chine*), une peinture aussi audacieuse que vraie de la situation dans les zones sinistrées de la province du Henan, ou pour « Grande déchirure entre le yin et le yang », une description impitoyable de la réalité du régime du mariage en vigueur en Chine (numéro 5 de 1986 d'*Écrivains de Chine*). Su Xiaokang, dans ses œuvres, plaide constamment en faveur de la justice et du civisme. Et c'est l'une des raisons pour lesquelles il y a lieu de l'estimer.

### *Le blocage des réformes*

CHENG : Le tournant décisif, dans l'histoire de la Chine des années 1980, aura été, je pense, celui du passage de la réforme de l'économie à la réforme du système politique. D'après vous, qui observez depuis si longtemps tout ce qui se passe dans votre pays, à quels obstacles s'est-on heurté quand on a voulu, en

haut lieu, effectuer ce tournant ? Qu'est-ce qui a alors bloqué la marche en avant des réformes ?

LIU : Principalement le fait que la compétence, telle notamment que la représentent les intellectuels (au sens large du terme), n'est pas en état de jouer le rôle qu'elle devrait jouer dans la vie publique. Et ce sur quoi il faut mettre ici avant tout le doigt, c'est sur le système de recrutement et de contrôle de nos *gambus*, de nos cadres, un système déjà ancien, dépassé et scandaleux. Tant que ce système perdurera, on ne réussira pas à démocratiser la vie politique. Y mettre fin est vraiment la question primordiale.

Dans n'importe quelle société, le pouvoir est aux mains des hommes qui contrôlent, très officiellement, les institutions de l'État et qui administrent le pays, du haut en bas de l'échelle. Par qui et comment ces hommes sont-ils sélectionnés ? Par qui et comment le droit de les punir et de les récompenser, quand ils ont fait preuve d'une évidente incompétence, qu'ils ont failli à leurs devoirs ou qu'ils ont outrepassé leurs fonctions, est-il exercé ? Ces questions n'ont toujours pas été convenablement résolues en Chine, on ne saurait trop le souligner. Comment procéder-t-on, chez nous, pour recruter, promouvoir et surveiller les cadres ? En installant ses proches aux meilleures places quand on a du pouvoir (petit ou grand), en obéissant au jeu d'alliances et d'intrigues de cliques et de clans aussi complexes que ténébreuses, en formant et en reformant des groupes d'influence. Ces habitudes, surtout très répandues, ont emporté, bien sûr, de graves conséquences. C'est ainsi, par exemple, que, bien après la chute de la Bande des quatre, des « gauchistes » notoires, coupables de n'avoir cessé de persécuter les gens depuis 1957, ont été promus cadres, en grand nombre, ou que des hommes d'une moralité plus que douteuse ont gravi à vive allure les échelons de l'exercice du pouvoir. Et il ne suffit pas que ces gens-là fassent carrière hors de toute surveillance de l'opinion ; il faut encore qu'ils s'accrochent avec autant d'apréte que d'avidité à leurs différents privilèges, eux et leurs familles, à quelque place qu'ils se situent. Où les trouvez-vous en Chine ? Partout. Le nombre des cadres en exercice en Chine, vers le milieu des années 1980, était de l'ordre des vingt-cinq millions.

Mais parmi eux, les favoris étaient toujours les « gauchistes les flagorneurs, les intrigants, les « sans principes ». Et il en plus que jamais de la sorte. Quand ces personnages commettent les crimes les plus odieux, les masses sont aussi impuissantes à les dénoncer qu'à obtenir qu'on les limoge et qu'on les juge. Cette situation n'affecte pas seulement le fonctionnement de la vie politique, mais également celui de la vie économique et, disons-le, celui de la totalité de la vie publique.

C'est une honte, c'est scandaleux. Mais je ne pense pas qu'il y aura de grands changements en la matière, à court terme à tout le moins. Dès que l'on touche à un petit bout de ce système unique de recrutement et de contrôle de nos cadres, c'est en fait aux intérêts de millions, voire de dizaines de millions, de profiteurs que l'on s'en prend ; et ces parasites ne se laisseront jamais arracher un poil sans riposter furieusement.

La réforme de la vie économique n'a pas eu pour effet, jusqu'ici, de réduire leurs pouvoirs ni de rogner leurs privilèges. Ils ne s'en sont pas moins formidablement opposés à ce qu'elle soit mise en œuvre, chaque fois qu'ils l'ont pu. Les « racines de leur vie » elles-mêmes seraient affectées, nécessairement, par cette réforme politique primordiale et fondamentale que serait une réforme de notre système de recrutement et de contrôle de nos cadres. Comment pourraient-ils la tolérer ? Ils feront tout pour qu'elle n'ait pas lieu.

CHENG : Il a été beaucoup question, dans les journaux chinois, d'une réforme des entreprises fondée sur le principe dit de la « responsabilité » ou de la « responsabilisation » du directeur, c'est-à-dire sur le rétablissement de l'autorité du directeur en tant que responsable principal de la bonne marche de l'entreprise, au milieu des années 1980. On a alors publié beaucoup d'informations sur les tentatives de mise en œuvre de cette réforme et sur la nécessité de la garantir par la loi. S'agit-il de belles paroles rarement suivies d'effets ou de quelque chose de sérieux ?

LIU : Vieux problème, en vérité... La responsabilisation du directeur de l'entreprise, il y a longtemps qu'on l'a préconisée et qu'on essaie de la mettre en œuvre, et que, faute d'y réussir, on continue à en débattre, interminablement. C'est un casse-

tête. À quoi vise-t-elle ? À ce que ce soit le directeur de l'entreprise et non plus le secrétaire du comité du Parti de l'entreprise qui y exerce le pouvoir, qui y jousse, seul, du droit de décider de tout ce qui la concerne en tant qu'entité économique, à ce que le secrétaire du comité du Parti se borne, par suite, désormais, à seconder le directeur (en même temps, bien sûr, qu'à le surveiller) et à mobiliser les énergies des ouvriers en vue de favoriser l'essor de la production. Mais, dans la pratique, ce beau principe se révèle inapplicable. Il y a trop longtemps que le pouvoir appartient au Parti, au-dessus de l'entreprise comme à l'intérieur de l'entreprise. Transférer la réalité de son exercice à des organes administratifs neutres coiffés par le directeur dans les usines, dans les mines, dans les transports, etc., impliquerait évidemment que les différents comités du Parti, du niveau le plus élevé au niveau le plus bas, soient dépouillés de l'essentiel de leurs prérogatives. Comment pourraient-ils l'accepter ? Ils ne veulent même pas en entendre parler. Le conflit qui oppose les directeurs des entreprises aux représentants du Parti qui les doublent n'est pas nouveau du tout mais il n'est pas près d'être résolu. J'en vois mal le dénouement.

CHENG : Il a été question, dans la presse chinoise des années 1980, d'une modification de la nature des relations entre les députés à l'Assemblée nationale populaire et les comités du Parti qui interviennent dans leur désignation. Curieux mélange... Qu'est-ce que cela signifie ?

LIU : Que l'Assemblée nationale populaire n'a jamais été, jusqu'ici, qu'une chambre d'enregistrement des décisions prises par le Parti, un sceau de caoutchouc du Parti, mais qu'il serait peut-être temps de lui donner plus d'importance en la transformant, progressivement, en un véritable organe de représentation du peuple et d'expression de ses volontés.

CHENG : Cette ambition suppose que l'on procède à des élections de députés de caractère démocratique. Des règlements ont-ils déjà été édictés à cette fin ?

LIU : Oui. Mais ces règlements ne concernent que les élections des députés de *xian*, de district. Et pour savoir comment elles se passent, je me permets de vous renvoyer à ma nouvelle « Je vais vous dire un secret... », des plus expressives, bien que l'histoire

qu'elle raconte n'ait concerné qu'une ville de la Chine du Nord-Est, ainsi qu'à ma nouvelle « Un "lettré" au poste de commandé », dont le héros était un secrétaire du Parti très honnête, mais qui, pour cette raison justement, devait être vite révoqué.

CHENG : Je reviens sur la réforme du système de recrutement et d'organisation de la carrière des cadres. Peut-on être aussi pessimiste que vous l'êtes à son sujet ? N'a-t-elle réellement pas reçu le plus petit commencement d'application ?

LIU : Elle en a reçu un dans un petit port de Shenzhen, le port de Shekou. Mais c'est une exception, et la seule, je crois. À Shekou, le secrétaire du comité du Parti a été démocratiquement élu, avec cette nouveauté qu'il pourrait être révoqué avant la fin de son mandat s'il ne donnait pas satisfaction. Le Centre a, de la sorte, autorisé Shenzhen à prendre un peu d'avance dans le déclenchement du processus de la réforme du système politique. Mais il a jugé qu'une telle expérience ne pouvait encore être conduite que dans cet endroit très spécial. Quand sera-t-elle généralisée, étendue à l'ensemble de la Chine ? Nul n'en sait rien.

#### *Une crise sociale couvait au cœur des années 1980*

CHENG : C'est en 1985 que vous avez perçu qu'une crise couvait dans l'ensemble de la Chine, et qu'il s'agissait d'une crise grave. Quel en était, dès ce moment-là, le contenu ?

LIU : Oui, c'est en effet dès 1985 que, participant ici et là à tel ou tel petit colloque, je me suis remémoré la vieille formule en huit caractères chinois : « La crise est tapie aux quatre coins de la contrée, les dangers surgissent de partout », et me suis mis à la dire et à la redire en manière d'avertissement à qui voulait bien m'entendre. J'avais en effet de multiples contacts avec les petites et grandes personnalités des différents milieux et sphères d'activité des villes de toutes les provinces dans lesquelles j'étais appelé à me rendre, ainsi, naturellement, qu'avec les gens ordinaires. Et c'était l'évidence d'un mécontentement populaire en voie de généralisation qui me faisait le mieux

comprendre qu'une crise grave menaçait, qu'elle était déjà là. J'étais notamment frappé par le recommencement de ces grèves perdues d'ouvriers que je ne pouvais pas ne pas observer de mes propres yeux. Les grèves de ce type avaient prévalu partout à l'époque des sommets de la Révolution culturelle. Mais leur nombre et leur force avaient considérablement diminué durant les années 1977-1984. Et voilà qu'elles se multipliaient à nouveau, du fait des insuffisances d'une économie qui ne bougeait que dans le mauvais sens. En était-on revenu là en raison de l'aggravation du décalage entre riches et pauvres ? Sans doute, mais aussi et surtout en raison d'un mépris persistant des cadres pour le travail des hommes et pour la vie humaine. Travailler ne semblait plus avoir beaucoup de sens.

CHENG : Sous le soi-disant régime socialiste qui aura été celui de la Chine durant trois décennies, un homme ou une femme est-il en fin de compte, le plus souvent, autre chose qu'un outil de production ou d'exercice du pouvoir ? Est-il encore un être humain ? On se le demande... Mais comment se faisait-il que perdure un tel mépris des gens alors que se développait le processus de la mutation de l'économie et de la société nourrie par les réformes ?

LIU : Pour répondre à cette question, il faut avant tout faire état de la montée, galopante, d'une criminalité de droit commun engendrée pour une part par le fait qu'en notre pays justice n'est jamais rendue. Le phénomène de la montée de cette criminalité, on l'a enregistré dès le milieu de 1982. Il n'a cessé, depuis, de s'aggraver. Pour tenter de le réduire, Deng Xiaoping a ordonné, à la fin de 1983, que l'on réprime sans merci les criminels<sup>1</sup>. Mais le résultat de cet accroissement de

1. Aussitôt desserrées les contraintes du régime totalitaire et bientôt lancée une politique d'ouverture et de réformes ayant entre autres effets de donner plus de latitude à tout un chacun (notamment de liberté de déplacement) et d'ouvrir un bel avenir à la corruption, la criminalité ordinaire se redéveloppa à toute allure. Elle prit, à partir du printemps 1983, des proportions inquiétantes. Deng Xiaoping lui-même faillit être victime d'une attaque de bandits de grands chemins au cours de l'été 1983. Sa réaction fut des plus simples : il ordonna une opération de répression sans merci des grands et petits délinquants de droit commun (voir à ce sujet mon article intitulé « Jeunes délinquants, cadres corrompus » dans *Esprit* de janvier 1984). Sans doute la colère dans laquelle le jeta ce retour de la criminalité ordinaire fut-elle l'une des raisons pour lesquelles il donna son consentement au lancement d'une campagne de « balayage de la pollution spirituelle » quand Hu Qiaomu lui en souffla l'idée, lors du 2<sup>e</sup> plénum du 12<sup>e</sup> Comité central, celui de l'automne 1983.

sevérité fut le contraire de ce que Deng escomptait : plus on réprimait, plus la criminalité s'étendait. En 1985, alors que je me trouvais au Jiangxi, on m'a raconté qu'en l'espace d'une année la criminalité civile avait augmenté de 40 % dans l'ensemble de la province. C'était à peu près la même chose dans les autres provinces. Aujourd'hui, à la fin de 1991, la situation est à cet égard encore plus désespérante qu'il y a cinq ans : elle est critique.

Mais attention ! j'ai pu observer que les mobiles auxquels obéissent nombre de criminels de droit commun sont en fait d'ordre politique, dans la mesure où c'est le désespoir de ne jamais obtenir réparation de l'injustice subie qui les a mis en rage, puis lancés dans la voie du crime. Traumatisés et humiliés, au cours des quelque dix années de la Révolution culturelle et de ses séquelles, par des séances de soi-disant justice populaire qui aboutissaient à la destruction physique d'un de leurs proches et déchiraient leur famille, des masses considérables de gens se sont rendus à Pékin pour porter plainte, pour obtenir la révision des procès iniques dont ils avaient été victimes, et cela à plusieurs reprises. J'en ai été témoin à Pékin, j'y ai rencontré nombre d'entre eux. Mais n'ayant finalement rien obtenu, ils ont sombré dans la désespérance et sont devenus furieux, fous furieux même parfois. « Qu'ajoute donc à perdre ? se sont-ils dit. La vie que j'ai ? Elle est si misérable que je la donnerai pour vous ôter la vôtre et vous faire payer, vous, les responsables ! »

L'un de ces désespérés est entré un beau matin, armé d'un marteau, dans la maison de l'un des vice-présidents du Comité permanent de l'Assemblée nationale populaire, à Pékin, et s'est mis à taper sur tout ce qu'il trouvait, sur tous ceux qu'il rencontrait, sur n'importe qui et non pas, bien sûr, sur ses vrais ennemis, comme un dément. On en a vu d'autres s'employer à renverser des wagons dans les gares ou à y provoquer des explosions, d'autres encore, dans les campagnes, charcuter au couteau de boucher ceux de leurs voisins qu'ils détestaient. Sur de pareils incidents, les témoignages sont innombrables. J'en avais recueilli un dès 1980 et en avais fait l'objet d'un article, dans l'espoir d'alerter les autorités compétentes. En vain. Si l'insécurité s'est aggravée partout en Chine, c'est au reste également

en raison de la négligence des responsables des organismes concernés, qui est énorme.

CHENG : Et les intellectuels, dans cette crise, comment s'en sont-ils tirés ?

LIU : Pas trop bien. De 1981 à 1985, leur liberté d'action et leur marge d'intervention ne se sont nullement étendues. Elles se sont rétrécies.

#### II. SCIENCE ET DÉMOCRATIE

(Fang Lizhi répond aux questions de Cheng Yingxiang.)

#### *La démocratisation de l'Université nationale des sciences et des techniques de Hefei*

CHENG : Vous êtes, avant tout, un savant, un scientifique. On aurait donc pu s'attendre à ce que vous ne sortiez jamais de la sphère de la recherche et du travail académique, à ce que vous vous borniez, comme tant d'autres, à y travailler et à vivre tranquillement. Comment se fait-il que vous vous soyez engagé dans le combat politique et que, par-dessus le marché, vous vous soyez alors retrouvé aussitôt au cœur du tourbillon que représentent toujours ce combat ? Quelles circonstances particulières vous y ont-elles donc induit ?

FANG : Mon engagement politique n'a jamais cessé d'être en rapport direct avec ma spécialité professionnelle. Il remonte en fait à l'époque où je faisais encore mes études à l'université. Ayant opté pour la physique, je ne fus pas long à me rendre compte que, comme toutes les autres sciences, elle exigeait de qui souhaitait en acquérir une véritable compréhension et la faire avancer, un environnement de liberté de recherche, un espace de déploiement sans contrainte de la pensée. Et c'était précisément cette condition qui faisait défaut en Chine. J'en ai pris pleinement conscience dès 1955, peut-être même plus tôt. Une campagne de critique du travail académique avait été alors lancée, une campagne qui n'affectait pas les sciences de la

société, mais celles de la nature, et qui, menée au nom du marxisme, visait entre autres choses, dans le secteur qui me concernait, au rejet de la théorie des quanta et de la théorie de la relativité d'Einstein. J'allais de soi pour moi qu'une telle condamnation ne relevait plus de la science, n'avait plus rien à voir avec la physique. Je ne pouvais l'accepter. J'ai commencé, dès lors, à dévier de l'orthodoxie dominante, à me révolter contre la tyrannie de l'idéologie officielle et, par voie de conséquence, à m'engager dans le combat politique. Ayant bien vu que faire de la recherche authentiquement scientifique était tout bonnement impossible sous un régime de despotisme, j'en suis venu sans tarder à me rendre compte que le problème que j'avais à résoudre ne concernait pas seulement les activités de caractère académique, mais toutes les autres activités, qu'il était lié à celui de la liberté de pensée et de la liberté d'opinion en général. Bref, c'est en partant de la lutte pour les droits les plus élémentaires de l'homme et pour les libertés démocratiques que je me suis trouvé tout naturellement amené à intervenir dans l'arène de la politique.

CHENG : Devenu le vice-président de l'Université nationale des sciences et des techniques installée à Hefei, la capitale de la province de l'Anhui, vous avez piloté une réforme démocratique de votre établissement, au milieu des années 1980. Pouvez-vous me raconter dans quelles conditions vous l'avez imaginée puis mise en œuvre ?

FANG : Ce que j'ai fait à cette époque-là entretient avec ce dont je viens de vous parler un rapport très étroit. En Chine communiste, l'enseignement, y compris celui que l'on dispense dans les universités, doit toujours être strictement soumis aux exigences d'une pensée directrice. Quand la pensée directrice était celle du seul Mao Zedong, il fallait que l'enseignement soit mis « au service du prolétariat », et qu'il soit combiné à l'accomplissement d'un « travail productif ». Telle était la ligne officielle, tels étaient les slogans. Quand la pensée directrice devint celle de Deng Xiaoping à titre principal, il fallut que l'enseignement soit mis en conformité avec les Quatre Principes cardinaux, tout en demeurant combiné à l'accomplissement d'un travail productif. Comme tous les responsables d'établissements